LE NUMÉRO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

NEUVIEME ANNEE. - N° 154 — MARDI 2 JUIN 1903

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50.	8 fr.	15 fr.
Autres Départements	5 fr. 50.	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les agences de publicité
ROUBAIX, 146, rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

Le Ministre de la Guerre à Armentières

LES FÊTES DE ROUBAIX

DEFENSE DU CLERGE

Je veux ici défendre le clergé, le romain aussi bien que l'orthodoxe, des attaques injustes du grand chrétien primitif qu'est Tolstoï, ou plutôt qu'il croit être. Le maître russe reproche au clergé de son pays de vivre dans le faste et dans le luxe; les patriarches dont la tiare étincelle de mille diamants, les archimandrites dorés des talons jusqu'au dessus des oreilles, les popes amateurs de confort et de bonne chère, soulèvent son indignation. Il ne voit plus autour de lui que des évêques de bois portant une crosse d'or, et il demande ardemment à revenir au temps où la crosse de bois faisait l'évêque d'or.

Eh bien, je le lui dis respectueusement, Tolstoï a tort. Le christianisme primitif qu'il invoque et auquel il voudrait ramener ceux qu'il prêche, n'est pas du tout ce qu'il s'imagine. Les premiers papes étaient humbles et les apôtres allaient nu-pieds, c'est vrai. Mais c'est parce que les premiers n'avaient pas de pouvoir et que les seconds n'avaient pas d'argent. Ils ont fait, qu'on en soit bien persuadé, de nécessité vertu.

Qu'est-ce en effet que le prêtre, dans n'importe quelle religion ? Le ministre de Dieu, n'est-ce pas ! Et pour n'importe quelle religion, Dieu est le créateur, le maître suprême, roi des rois. Ses ministres sont donc nécessairement, à leurs yeux comme à ceux des fidèles, de très grands seigneurs, dont le moindre, si la justice était de ce monde, devrait être au-dessus des monarques, les plus puissants. J'oserai dire qu'être prêtre et pratiquer la vertu d'humilité, c'est amoindrir l'idée que les foules doivent se faire de Dieu. Que diriez-vous de l'ambassadeur d'une grande puissance qui prendrait l'omnibus au lieu de montrer la richesse de son souverain dans le luxe de ses équipages ?

Mais, dira-t-on, sans cesse, dans l'église même on a entendu la protestation qu'élève aujourd'hui Tolstoï. Elle a donc quelque chose de fondé. Saint François d'Assise et Savonarolle ont tâché eux aussi de ramener l'Eglise à la pureté, à la pauvreté primitive. Est-ce donc parce qu'ils n'y ont pas réussi qu'il faut leur donner tort ? Et si Tolstoï devait de même échouer, n'aurait-il pas eu quand même le mérite très grand d'opposer les allures dominatrices et la cupidité d'un clergé dont le maître et fondateur n'avait pas une pierre pour reposer sa tête ?

On a tort, à mon sens, d'opposer les préceptes et les actes du Christ aux différents clergés avides de dominations et de biens temporels. Quand, en effet, il dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde », ordonne-t-il par là à ceux qui se font siens, de mépriser les biens de la terre ? Non, puisque lui-même dîna et fort bien, chez des gens d'argent. La terre, dans la conception évangélique, est un passage, un témoin d'épreuves. Certes, il est bon que les fidèles souffrent dans cette vallée de larmes. Plus ils y auront souffert, et plus ils auront de chances d'entrer tout droit au paradis.

Mais la règle du prêtre n'est pas la règle du fidèle. Le prêtre n'a pas à assurer son salut. Il est tout assuré, j'imagine, par la fonction sacerdotale. Ou alors lui qui fait un Dieu d'un geste et d'une parole à l'élévation, lui qui ouvre et qui ferme au fidèle les portes du paradis, serait le plus déshérité des chrétiens. Et comme le disait malicieusement le vieux théoricien socialiste Pecquens aux environs de 1840 : si le prêtre risquait son salut à rechercher les richesses, verrait-on « le luxe et la pompe de la cour de Rome » s'imposer aux regards des fidèles ?

Qu'est-ce que la religion chrétienne, dans la pensée de ses fondateurs ?

La règle de la vie des hommes en sociétés, l'explication de l'univers, la solution du problème des destinées individuelles. La religion est donc une institution sociale. Plus les hommes sont religieux et plus elle inspire, domine, dirige, réglemente les actes de la vie publique et privée. Aux âges de foi, un souverain en France, n'existait réellement que lorsqu'il avait été sacré à Reims par un archevêque.

Vouloir démocratiser la religion et croire la ramener ainsi à ses origines est donc une aberration pure et simple. Les religions ne sont simples et démocratiques qu'à leur commencement et à leur fin, c'est-à-dire lorsqu'elles n'ont pas encore conquis les âmes, et lorsqu'elles sont en train de les perdre.

Laissons donc les clergés suivre la loi de leurs milieux respectifs. Quand ils ne seront plus dorés et diamantés, c'est que la foi qui leur avait donné chasubles et bagues, mitres et crosses, en se retirant les leur aura ôtées.

Eugène FOURNIERE.

LA POLITIQUE

Manifestation Cléricale à Dunkerque

L'Agence Havas nous transmet le télégramme suivant qui confirme nos renseignements particuliers :

Dunkerque, 31 mai. — Le Préfet du Nord est arrivé à Dunkerque à l'occasion de la procession historique qui aura lieu demain, pour le cinquième anniversaire de la Vierge des Dunes.

Il définitive la suppression de la municipalité, évêques non autorisés par le gouvernement à assister à cette manifestation religieuse. Il demande également la suppression de l'escorte d'honneur composée de mineurs armés de pics, et la suppression des armes. La municipalité doit donner une réponse.

Au moment où nous devons mettre sous presse, nous ne connaissons pas la réponse de la Municipalité aux demandes de M. le Préfet. Nous espérons que si elles n'étaient pas satisfaisantes, M. le Préfet saurait prendre les mesures nécessaires. Il est armé pour cela.

la manifestation cléricale qui se préparait à Dunkerque, sous la conduite de l'archevêque de Cambrai et avec l'évêque Turinaz, de Nancy, comme fort ténor.

C'est aujourd'hui que doit avoir lieu cette manifestation à laquelle une dizaine de mitrés, venus de tous les points de la France, ont promis l'appui de leur crosse.

L'objet avoué d'une pareille sortie, c'est « la bénédiction de la mer ». Et vraiment, il n'y aurait pas eu lieu de s'émouvoir si les bouches épiscopales n'avaient jeté à l'Océan que le biblique « Hic confringes », car cela n'aurait pas empêché les marées de monter et de descendre, de descendre et de monter.

Mais le motif réel n'a pas été suffisamment dissimulé pour que les républicains de Dunkerque et le Gouvernement ne s'en soient émus.

Des affiches placardées à l'intérieur des Eglises ont fait connaître, en effet, que la manifestation d'aujourd'hui revêtirait un caractère beaucoup plus politique que mystique.

Elles annonçaient, notamment, que l'évêque Turinaz prendrait la parole au pied de la statue de Jean-Bart, en pleine place publique.

Or, tout le monde sait que M. Turinaz n'ouvre la bouche que pour injurier le Gouvernement de la République et provoquer les républicains.

D'autre part, pour corser encore le côté politique de la manifestation, les cléricaux dunkerquois avaient imaginé d'encadrer les mitrés d'une escorte d'honneur composée de mineurs en costume de travail, pauvres esclaves recrutés, on devine comment, parmi les « jaunes » d'Aniche et d'Auberchicourt.

Le fuyant maire de Dunkerque, avant de partir pour Saint-Pétersbourg, avait approuvé toutes ces dispositions et son premier adjoint, M. Deman, s'abritant derrière un arrêté qu'il n'avait pas eu à signer, voyait venir d'un œil bienveillant le jour où la mer serait bénie et la République anathématisée.

Mais les cléricaux proposent et le Gouvernement dispose...

Nous apprenons, en effet, que M. le Président du Conseil, s'appuyant sur l'article 6 de la loi du 18 Germinal, an X, a invité formellement les Turinaz et sous-Turinaz qui devaient se joindre à M. Sonnois à ne pas sortir de leurs diocèses.

Que M. Sonnois, vienne à Dunkerque et y pontifie, le Gouvernement ne songe pas à l'en empêcher, puisqu'il opère dans le domaine concordataire qui lui est dévolu ; mais le Gouvernement juge, à bon escient, que les évêques des autres diocèses n'ont rien à voir dans les choses religieuses de Dunkerque. Leur champ d'opérations est nettement délimité, qu'ils y tiennent !

Cependant, il est probable que les invités de MM. Sonnois, Scalbert et Alfred Dumont, ne tiendront aucun compte de la défense du Président du Conseil. Il n'y a pas de lois, de règlements, de circulaires, d'arrêtés pour ces pseudo-disciples du Christ ! Et M. le Préfet en est à ce point convaincu qu'il s'est rendu, hier, à Dunkerque, pour parer à tout événement.

Nous ne connaissons pas les dispositions dernières qu'il a prises, mais nous croyons que s'il respecte la décision prise par le maire de Dunkerque, dans la limite de ses attributions, il ne tolèrera pas que la manifestation religieuse projetée tourne en manifestation antirépublicaine.

M. le Préfet aura, d'ailleurs, nous pouvons le lui garantir, de précieux auxiliaires : ce sont tous les républicains de Dunkerque qui, sans distinction de nuances, se sont unis aux socialistes pour assurer le respect de nos institutions démocratiques en répondant comme il convient aux attaques que l'on dirigerait contre elles.

Que les cléricaux se tiennent pour avertis.

G. SIAUVE-EVAUSY.

CHRONIQUE

DRAME D'AMOUR

Une minute de ma vie, me dit Armand Gillières, une seule minute, m'a fait le nihiliste le plus absolu, l'être le plus amoral qui existe, en ce sens que je ne crois pas plus au bien qu'au mal, ou plutôt que, selon moi, un homme n'est ni bon ni mauvais par sa faute, ne commet de son gré, ni de belles actions ni des crimes, puisqu'il est le jouet irresponsable et inconscient de la fatalité, de cette force aveugle et mystérieuse, qui fait que, par un concours multiple de circonstances ignorées, une chose doit se réaliser à un moment précis et non une seconde seulement après, qu'on doit mourir à telle ou telle heure de la vie, alors que, quelquefois, on s'y attendait le moins, d'une manière qu'on aurait été tout à fait incapable de prévoir.

Ecoutez plutôt :

Il y a quelques années, je contractai ce qu'on appelle un mariage d'amour, — chose si rare et si ridicule maintenant. Elle, fille d'un agent de change véreux m'apportait pour toute dot une excellente éducation, dernier vestige d'anciennes splendeurs. Mais j'étais assez riche pour deux. Je la pris pour elle, pour sa beauté.

Car, pour moi, son oval pur, dont la peau était si délicate et si veloutée ; ses grands yeux candides et toujours étonnés, cet air d'innocence incorruptible empreint sur son visage encadré de cheveux noirs et lisses qu'elle portait en bandeaux ramenés de chaque côté, à la vierge ; toute cette grâce ingénue qui émanait d'elle était, à mes yeux, l'idéal de la femme.

Chaque homme a quelque part, caché dans quelque coin de son cerveau, un idéal de femme, un type particulier de beauté, qu'il cherche quelquefois longtemps et dont il finit presque toujours par trouver à peu près la réalisation humaine du rêve.

Au bout de deux ans, nous nous aimions aussi passionnément qu'aux premiers jours.

Nous habitions alors un charmant petit entresol, vrai nid d'amour, menant une vie très simple, une vraie vie à deux, sortant le moins souvent possible pour nous appartenir davantage, ayant pour tout personnel une bonne et le cocher du coupé, que j'avais, du reste, déjà quand j'étais garçon. C'était l'amour idéal !... l'un suffisant à l'autre, se complétant avec l'autre, formant ensemble une homogénéité absolue d'idées, de sentiments, de désirs.

A la longue, je perçus un imperceptible changement en elle. Presque rien !... Mais les affinités mystérieuses surexcitées entre nous deux étaient telles qu'une nuance dans la voix, un reflet dans les yeux étaient un langage étonnamment expressif de l'un à l'autre.

Etait-ce l'amour qui produisait cette extrême sensibilité, cette communion extraordinaire : je me le suis demandé depuis. Tout en moi me dit clairement que quelque chose était changé en elle. Ce fut d'abord un rien de lassitude douce, résignée, de mélancolie légère, de rêverie perdue qui lui faisait répondre mollement avec un air d'indulgence, à mes caresses passionnées. Puis, cela devint de l'indifférence.

Je remarquai cette lente transformation avec épouvante, impuissant à en arrêter les progrès dont je notais la marche en avant, jour par jour, heure par heure, et je me contentais de regarder, hébété, comme on regarde un danger aussi menaçant qu'imprévu venir sur vous sans songer à l'éviter, à le prévenir.

sait avec des phrases telles que : « Mais laissez-moi donc tranquille... Vous êtes odieux d'insistance. Est-ce qu'un mari doit se conduire comme cela avec sa femme. » Elle avait, pour souligner ses mots, un mauvais regard de ses yeux veloutés qui devenaient subitement durs, un regard haineux que je ne lui connaissais pas.

A ce régime, je devins subitement d'une jalousie féroce, la suivant partout, ne la quittant pas d'une semelle, prenant un fiacre lorsqu'elle sortait avec le coupé, ce qui lui arrivait de plus en plus souvent, et cela pour plusieurs heures. Un jour que le cocher qui, depuis quelque temps était d'une insolence insigne, vous regardant d'un air narquois, traitant du maître avec vous, avait refusé d'atteler sous un prétexte quelconque, à bout de patience, je le congédiai sans même lui donner ses huit jours.

Je sortis à peu près après-midi-là.

En rentrant, le soir, je trouvai dans ma chambre une lettre ainsi conçue : « Je vous prie de me pardonner ; il n'y avait d'autre solution à la situation actuelle que celle que j'ai prise. Un de nous était de trop, c'est moi qui m'en vais. Oubliez... Adieu. »

Je crus devenir fou !...

Suzanne partie !... enfuie...

Je volai vers sa chambre à coucher, car elle avait exigé, ces temps derniers, que je couchasse à côté, se disant un peu souffrante !

Des tiroirs bouleversés, des vêtements épars çà et là sur le tapis, indiquaient la hâte d'un départ précipité, avec une valise contenant juste le nécessaire.

Un paquet de lettres avait été mis en évidence sur la table. Je reconnus tout de suite son écriture fine, élégante.

Je les lus toutes et les relus, prenant une sorte de plaisir âpre à retourner le couteau dans la plaie ; ces lettres brûlantes de protestations, de serments, de promesses. A chaque phrase revenait le nom de François. François le cocher !... Je devinai tout, en un éclair. Cette lui avaient été écrites par elle. Il me les lais-

brute était l'amant de Suzanne ! Ces lettres sait en partant : c'était là sa vengeance. Il me vint de vagues réminiscences, comme il en vient généralement trop tard. Je me rappelai certains petits détails, auxquels je n'avais prêté, jadis, aucune attention, des rougeurs subites de Suzanne, l'insolence grandissante du cocher, sans que rien parût expliquer ce changement du domestique.

Alors !... Il y avait longtemps que cela durait, que ma femme appartenait à cet être. Et elle, ses yeux si candides, sa bouche si pure, sa peau si délicate, si veloutée, tout son être de grâce ingénue avait été souillée par le contact ignoble de ce misérable qui se soûlait. Et pris d'une soudaine épouvante. Une nausée me vint en songeant que peut-être que [illegible] cet homme, que j'avais mis mes lèvres sur la bouche où lui, quelques heures avant, quelques minutes sans doute, avait appuyé les siennes. Et cette pensée me fut si atroce, si insupportable, qu'une idée me traversa comme un éclair. Pourquoi ne pas en finir tout de suite ? Il n'y avait rien à faire... Est-ce qu'on se venge de son cocher ? Oui, rien à faire... Et je pris mon revolver. Mais, croiriez-vous ? En sentant le froid de l'arme appuyée sur ma tempe, un frisson glacé me parcourut la peau, et une lâcheté me vint, une peur irrésistible contre laquelle j'essayai en vain de résister !

Tout mon être se cabrait, refusait de mourir.

Je vécus, et à la longue je parvins à oublier ces minutes terribles de ma vie. Je les oubliai même tout à fait, grisé par les plaisirs multiples que peut se procurer un homme riche, cuirassé contre toute nouvelle aventure de ce genre. J'en arrivai plus tard à me traiter d'imbécile, en pensant que j'avais voulu me détruire à cause de cette femme.

Il y a un an environ, la ville d'eaux, où je suivais alors un traitement, fut troublée un instant par un drame étrange que les feuilles locales commentèrent à grand bruit. Une femme, jeune et belle, avait tué par jalousie un homme qu'on croyait être son mari, et dans les poches duquel on trouva des papiers au nom de [illegible] que l'esprit se perd à expliquer.

Plus de doute, c'étaient eux !...

Je fus plus émotionné que je ne m'attendais à l'être.

Je courus à la chambre, lieu du drame, de l'hôtel où ils étaient descendus. Je les vois encore, tragique tableau, dans cette petite pièce, pauvre, froide et nue, étendus côte à côte, avec les draps inondés de sang, à la lueur d'une chandelle fumante dont la flamme qui vacillait faisait sur les deux corps raidis des jeux de lumière, plaquant d'ombre et de clarté, tour à tour, au hasard des souffles, les faces livides du mort et de la morte.

Je la vois, Elle, jolie malgré tout jusque dans la mort, ses longs cheveux bruns et ensanglantés répandus sur l'épaule de l'Autre, un large trou à la tempe, d'où giclait, par moments, un léger filet de sang qui coulait le long de sa joue, comme une grosse larme rouge, la figure un peu maigrie pourtant, mais s'épanouissant en un sourire heureux, un sourire de délivrance.

Et lui, hideux, contorsionné, défiguré, plus repoussant que jamais.

Je reconstituai aisément le drame.

Lui, atroce ironie, ayant déjà assez d'Elle, voulant s'en débarrasser maintenant que, du reste, elle n'avait plus d'argent.

Et Elle, aimant toujours, malgré tout, cet homme, se rattachant à lui comme un naufragé à une épave, et, à bout de force, sentant qu'il allait lui échapper, dans un coup de folie, le tuant et se tuant après, pour que, du moins, ils fussent unis dans la mort.

Et moi, en pensant à cette femme, belle, jeune, riche, qui avait, pour suivre cet homme, sacrifié tout, sa beauté, sa fortune, son bonheur, je me suis demandé, en face de ces deux cadavres rigides, s'il n'y a pas une fatalité qui plane sur nous, quelque chose d'inconnu, de mystérieux, d'inéluctable, qui régit et dirige chaque vie d'être.

Henry DHASTY.

NOS DÉPÊCHES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

Les calomnies cléricales

L'INCIDENT PELLETAN-PARAYRE

Paris, 31 mai. — Les deux enquêtes menées parallèlement hier par le sous-secrétariat des postes et par le ministère de la marine ont abouti au moins à un résultat : c'est qu'on a trouvé trace dans les bureaux de la rue Royale de l'arrivée de la fameuse lettre de Parayre. La dite lettre a bien été remise au concierge du ministère de la marine — qui en a donné bonne et valable décharge — le 26 septembre 1902, et le reçu 706 a bien été signé par le fonctionnaire de la loge.

Mais c'est tout ce que l'on sait, et il est, jusqu'à présent, matériellement impossible de découvrir où la lettre a bien pu passer, depuis le moment où elle a été remise au concierge.

— Jusqu'ici, nous disait hier M. Tissier, le chef du cabinet de M. Pelletan, les lettres même recommandées ne passaient pas par moins de dix-huit mains de plantons, d'huissiers ou de chefs de bureaux. Comment voulez-vous, dans ces conditions, retrouver trace du passage d'une lettre ?... Nous avons interrogé tout le monde, nous avons pressé de questions tous les fonctionnaires par les mains desquels la fameuse lettre a bien pu passer, et jusqu'à présent, personne ne se rappelle l'avoir vue, personne n'en a aperçu l'ombre, personne n'en a entendu parler...

— Alors, qu'en concluez-vous ?

— J'en conclus une chose : c'est que la lettre a été interceptée avant qu'elle n'arrive au cabinet du ministre, c'est qu'elle a été volée par quelqu'un qui connaissait son envoi et qui savait le parti qu'on comptait en tirer. [illegible] correspond à rien de connu pour nous. Nous avons vainement cherché trace de cette écriture. Jusqu'ici, nous n'avons rien trouvé. Mais soyez tranquille, quelqu'un que nous trouverons, c'est le voleur de la lettre, celui qui, embusqué dans ces bureaux, attendait l'arrivée de la missive de Parayre pour la remettre, non à son destinataire, mais à ceux qui comptaient en faire usage pour déshonorer un honnête homme... »

Ainsi parla M. Tissier.

L'enquête du ministère de la marine a été d'ailleurs confiée au chef du contrôle de ce ministère et on s'attend à ce qu'elle donne très rapidement un résultat...

M. Loubet à Londres

Londres, 31 mai. — Le « Daily Mail » croit savoir que M. Emile Loubet arrivera en Angleterre le 18 juillet : il y demeurera trois jours, et non quatre, comme on l'avait prétendu. Le roi Edouard, ajoute le même journal, remettra sa visite en Irlande, qui avait été fixée pour la fin de juillet, à une date ultérieure, pour recevoir le président de la République française. M. Loubelt sera reçu avec les plus grands honneurs, afin de souligner la satisfaction que l'on a éprouvée en Angleterre de l'accueil fait en France au roi Edouard.

LE TÉLÉPHONE PARIS-ROME

Turin, 31 mai. — Plusieurs journaux italiens ont annoncé ces jours derniers que l'inauguration officielle du service du téléphone entre Rome et Paris se ferait à une époque très rapprochée.

Nous avons eu l'heureuse occasion de nous entretenir aujourd'hui même avec M. Galim-

---

FEUILLETON DU 2 JUIN 1903. — N° 9

Les chefs-d'œuvre du Roman

TARTARIN de Tarascon

par Alphonse DAUDET

« En France, tout le monde est un peu de Tarascon. »

DEUXIEME EPISODE

CHEZ LES TEURS

VI

Arrivée de la femelle. — Terrible combat. — Le Rendez-vous des Lapins

« Noiraud ! Noiraud ! » cria tout à coup une voix étranglée par l'angoisse. En même temps dans un taillis voisin les branches remuèrent... Tartarin n'eut que le temps de se relever et de se mettre ne garde... C'était la femelle !

Elle arriva, terrible et rugissante, sous les traits d'une vieille Alsacienne en marmotte, armée d'un grand parapluie rouge et réclamant son âne à tous les échos de Mustapha. Certes il aurait mieux valu pour Tartarin avoir affaire à une lionne en furie qu'à cette méchante vieille... Vainement le malheureux essaya de lui faire entendre comment la chose s'était passée ; qu'il avait pris Noiraud pour un lion... La vieille crut qu'on voulait se moquer d'elle, et poussant d'énergiques « tarteifle ! » tomba sur le héros à coups de parapluie. Tartarin, un peu confus, se défendit de son mieux, parait les coups avec sa carabine, suait, soufflait, bondissait, criait : — Mais Madame... mais Madame... »

Va te promener ! Madame était sourde, et sa vigueur le prouvait bien.

Heureusement un troisième personnage arriva sur le champ de bataille. C'était le mari de l'Alsacienne, Alsacien lui-même et cabaretier, de plus, fort bon comptable. Quand il vit à qui il avait affaire, et que l'assassin ne demandait qu'à payer le prix de la victime, il désarma son épouse et l'on s'entendit.

Tartarin donna deux cents francs ; l'âne en valait bien dix. C'est le prix courant des bourriquots sur les marchés arabes. Puis en enterra le pauvre Noiraud au pied d'un figuier, et l'Alsacien, mis en bonne humeur par la couleur des douros tarasconnais, invita le héros à venir rompre une croûte à son cabaret, qui se trouvait à quelques pas de là, sur le bord de la grande route.

Les chasseurs algériens venaient y déjeuner tous les dimanches, car la plaine était giboyeuse et à deux lieues autour de la ville il n'y avait pas de meilleur endroit pour les lapins.

« Et les lions ? » demanda Tartarin.

L'Alsacien le regarda, très étonné : « Les lions ?

— Oui... les lions... en voyez-vous quelquefois ? » reprit le pauvre homme avec un peu moins d'assurance.

Le cabaretier éclata de rire :

« Ah ! ben ! merci... Des lions... pourquoi faire ?...

— Il n'y en a donc pas en Algérie ?...

— Ma foi ! je n'en ai jamais vu... Et pourtant voilà vingt ans que j'habite la province. Cependant je crois bien avoir entendu dire... Il me semble que les journaux... Mais c'est beaucoup plus loin, là-bas, dans le Sud... »

A ce moment, ils arrivaient au cabaret. Un cabaret de banlieue, comme on en voit à Vanves ou à Pantin, avec un rameau tout fané au-dessus de la porte, des queues de billard peintes sur les murs et cette enseigne inoffensive :

AU RENDEZ-VOUS DES LAPINS

Le Rendez-vous des Lapins !... O Bravida, quel souvenir !

VII

Histoire d'un omnibus, d'une Mauresque et d'un chapelet de fleurs de jasmin

Cette première aventure aurait eu de quoi décourager bien des gens ; mais les hommes trempés comme Tartarin ne se laissent pas facilement abattre.

« Les lions sont dans le Sud, » pensa le héros ; « eh bien ! j'irai dans le Sud. »

Et dès qu'il eut avalé son dernier morceau, il se leva, remercia son hôte, embrassa la vieille sans rancune, versa une dernière larme sur l'infortuné Noiraud, et retourna bien vite à Alger avec la ferme intention de boucler ses malles et de partir le jour même pour le Sud.

Malheureusement la grande route de Mustapha semblait s'être allongée depuis la veille : il faisait un soleil, une poussière ! La tente-abri était d'un lourd !... Tartarin ne se sentit pas le courage d'aller à pied jusqu'à la ville, et le premier omnibus qui passa, il fit signe et monta dedans...

Ah ! pauvre Tartarin de Tarascon ! Combien il aurait mieux fait pour son nom, pour sa gloire, de ne pas entrer dans cette fatale guimbarde et de continuer pédestrement sa route, au risque de tomber asphyxié sous le poids de l'atmosphère, de la tente-abri et de ses lourds fusils rayés à doubles canons...

Tartarin étant monté, l'omnibus fut complet. Il y avait au fond, le nez dans son breviaire, un vicaire d'Alger à grande barbe noire. En face, un jeune marchand maure, qui fumait de grosses cigarettes. Puis, un matelot maltais, et quatre ou cinq Mauresques masquées de linges blancs, et dont on ne pouvait voir que les yeux. Ces dames venaient de faire leurs dévotions au cimetière d'Abd-el-Kader ; mais cette visite funèbre ne semblait pas les avoir attristées. On les entendait rire et jacasser entre elles sous leurs masques, en croquant des pâtisseries.

Tartarin crut s'apercevoir qu'elles le regardaient beaucoup. Une surtout, celle qui était assise en face de lui, avait planté son regard dans le sien, et ne le retira pas de toute la route. Quoique la dame fut voilée, la vivacité de ce grand œil noir allongé par le k'hol, un poignet délicieux et fin chargé de bracelets d'or qu'on entrevoyait de temps en temps entre les voiles, tout, le son de la voix, les mouvements gracieux, presque enfantins de la tête, disait qu'il y avait là-dessous quelque chose de jeune, de joli, d'adorable... Le malheureux Tartarin ne savait où se fourrer. La caresse muette de ces beaux yeux d'Orient le troublait, l'agitait, le faisait mourir ; il avait chaud, il avait froid...

Pour l'achever, la pantoufle de la dame s'en mêla : sur ses grosses bottes de chasse, il la sentait courir, cette mignonne pantoufle, courir et frétiller comme une petite souris rouge... Que faire ? Répondre à ce regard, à cette pression ! Oui, mais les conséquences... Une intrigue d'amour en Orient, c'est quelque chose de terrible !... Et avec son imagination romanesque méridionale, le brave Tarasconnais se voyait déjà tombant aux mains des eunuques, décapité, mieux que cela peut-être, cousu dans un sac de cuir, et roulant sur la mer, sa tête à côté de lui. Cela le refroidissait un peu... En attendant, la petite pantoufle continuait son manège, et les yeux d'en face s'ouvraient tout grands vers lui comme deux fleurs de velours noir, en ayant l'air de dire :

— Cueille-nous !...

L'omnibus s'arrêta. On était sur la place du Théâtre, à l'entrée de la rue Bab-Azoum. Une à une, empêtrées dans leurs grands pantalons et serrant leurs voiles contre elles avec une grâce sauvage, les Mauresques descendirent. La voisine de Tartarin se leva la dernière, et en se levant son visage passa si près de celui du héros qu'il l'effleura de son haleine, un vrai bouquet de jeunesse de jasmin, de musc et de pâtisserie.

Le Tarasconnais n'y résista pas. Ivre d'amour et prêt à tout, il s'élança derrière la Mauresque... Au bruit de ses buffleterries, elle se retourna, mit un doigt sur son masque comme pour dire « chut ! » et vivement, de l'autre main, elle lui jeta un petit chapelet parfumé, fait avec des fleurs de jasmin. Tartarin de Tarascon se baissa pour le ramasser ; mais, comme notre héros était un peu lourd et très chargé d'armures, l'opération fut assez longue...

Quand il se releva, le chapelet de jasmin sur son cœur, — la Mauresque avait disparu.

VIII

Lions de l'Atlas, dormez !

Lions de l'Atlas, dormez ! Dormez tranquilles au fond de vos retraites, dans les aloès et les cactus sauvages... De quelques jours encore, Tartarin de Tarascon ne vous massacrera point. Pour le moment, tout son attirail de guerre, — caisses d'armes, pharmacie, tente-abri, conserves alimentaires, — repose paisiblement emballé, à l'hôtel de l'Europe, dans un coin de la chambre 36.

Dormez sans peur, grands lions roux ! Le Tarasconnais cherche sa Mauresque. Depuis l'histoire de l'omnibus, le malheureux croit sentir perpétuellement sur son pied, sur son vaste pied de trappeur, les frétillements de la petite souris rouge ; et la brise de mer, en effleurant ses lèvres, se parfume toujours — quoi qu'il fasse — d'une amoureuse odeur de pâtisserie et d'anis.

Il lui faut sa Maugrabine !

Mais ce n'est pas une mince affaire ! Retrouver dans une ville de cent mille âmes une personne dont on ne connaît que l'haleine, les pantoufles et la couleur des yeux ; il n'y a qu'un Tarasconnais, féru d'amour, capable de tenter une pareille aventure.

Le terrible c'est que, sous leurs grands masques blancs, toutes les Mauresques se ressemblent ; puis ces dames ne sortent guère, et, quand on veut en voir, il faut monter dans la ville haute, la ville arabe, la ville des Teurs.

Un vrai coupe-gorge, cette ville haute. De petites ruelles noires très étroites, grimpant à pic entre deux rangées de maisons mystérieuses dont les toitures se rejoignent et font tunnel. Des portes basses, des fenêtres toutes petites, muettes, tristes, grillagées. Et puis, de droite et de gauche, un tas d'échoppes très sombres où les Teurs farouches à têtes de forbans — yeux blancs et dents brillantes — fument de longues pipes, et se parlent à voix basse comme pour concerter de mauvais coups...

Dire que notre Tartarin traversait sans émotion cette cité formidable, ce serait men-